Ami du Clergé du 9 décembre 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de Noël. — I. Noël, mystère d'amour, 353. — II. Les abaissements de Jésus, 354.

Plans d'instructions sur le Credo. — XXX. « Je crois au Saint-Esprit » : A. La troisième Personne de la T. S. Trinite, 356.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXXII. Adolescence écolière, 357.

La Sanctification de la journée. — XXIII. *Les Exercices de piété* (suite) : Le chapelet. 5° Manière de réciter le chapelet, 359.

En lisant. — Noël médité par le P. de Foucauld, 360.

FETE DE NOEL

I

NOEL, MYSTÈRE D'AMOUR

Mes frères,

Noël ! fête éminemment populaire.

Où que l'on voyage, partout dans le monde, on retrouve Noël avec son gracieux cortège de coutumes folkloriques tant est profonde l'empreinte de la religion chrétienne et si suave nous apparaît ce mystère d'un Dieu qui vient à nous, petit enfant.

Malheureusement, ici et là, ces fêtes extérieures : souhaits, cadeaux, réveillons ont perdu leur signification. Elles ne sont plus qu'un Noël laïque et profane, un prétexte à bal et à ripailles, comme l'indiquent assez les réclames des cafés et des restaurants des grandes villes. Ce n'est plus qu'un cadavre de Noël catholique : l'esprit qui devrait l'animer, je veux dire, la vie chrétienne renouvelée et retrempée, s'est séparé de lui.

Il n'en sera pas ainsi pour vous qui vous êtes préparés à cueillir les fruits spirituels de ce mystère. Le Messie vient, avons-nous dit, pour nous instruire, nous sauver et nous aider. Admirons aujourd'hui que c'est une démarche de l'amour de Dieu qui réclame en retour notre amour.

Noël, mystère de l'amour de Dieu ; — Noël, mystère de l'amour des hommes : ce seront les deux sujets de nos réflexions en cette fête.

I. — *Mystère de l'amour de Dieu*

C'est l'aspect de ce mystère que l'Eglise met en relief aux épîtres de la messe de minuit et de l'aurore. Elle nous fait réentendre ces paroles de S. Paul : « La grâce de Dieu, notre Sauveur, a été manifestée à tous les hommes... » Et celles-ci encore : « La bonté de Dieu, notre Sauveur, et son amour pour les hommes sont apparus. »

Sur l'étable de Bethléem et aux alentours flottait une lumière éblouissante. J'y vois un signe sensible de ce qu'est ce mystère de Noël : une manifestation éclatante et comme une apparition lumineuse de l'infinie bonté, de l'amour immense, de la tendresse même de Dieu pour l'humanité. L'amour de Dieu se révèle ici avec tant d'éclat, qu'il faudrait que nous fussions aveugles et sans cœur pour ne pas tomber à genoux en nous écriant avec S. Jean : « *Deus charitas est*, Dieu est amour ! »

Sans doute, avant cette nuit, bénie entre toutes, Dieu avait donné à l'homme, et spécialement au peuple hébreu, des témoignages irrécusables de son amour : le pardon après la chute au paradis terrestre, l'assurance d'un Rédempteur, la terre promise, la sortie d'Egypte, toute cette longue suite d'attentions, de faveurs, de pardons pour le peuple choisi que vous connaissez par l'Histoire Sainte.

Et pourtant, même dans sa conduite envers ce peuple, Dieu semble rester distant de sa créature. S'il manifeste sa présence, il l'entoure d'un appareil de majesté et de terreur comme au Sinaï ; s'il veille sur Israël, nous le savons surtout par ces terribles châtiments, comme la captivité d'Egypte, dont il use à son endroit pour le maintenir dans le droit chemin ; s'il a pour agréables la foi et la justice des patriarches et des prophètes, de tous les saints de l'Ancienne Loi, pourtant il a retardé jusqu'alors leur récompense et le saint roi David peut s'écrier : « Oui, Seigneur, vous êtes miséricordieux et bon ; nous le croyons d'une foi inébranlable ; pourtant votre miséricorde nous reste cachée dans les profondeurs des cieux : *Domine, in cœlo misericordia tua* (XXXV, 6).

Mais, ô Dieu caché, la nuit que vous nous donnez votre Fils unique, et qu'il naît sur la terre d'une femme de notre chair et de notre sang, et que ce Fils unique, vrai Dieu et souverain Seigneur comme vous, nous apparaît sous les traits d'un enfant, ouvrant vers nous ses petits bras, et qu'il commence dans les abaissements de son Incarnation, dans le dénuement de la crèche, dans le froid de la saison, d'expier pour nos péchés toujours renouvelés, afin de procurer aux hommes, à tous les hommes, le véritable bonheur, cette nuit-là, ô mon Dieu, vous nous ouvrez votre cœur, et, si je puis ainsi m'exprimer, vous nous criez tout haut votre amour : « *Apparuit gratia Dei et salvatoris nostri omnibus hominibus.* »

Il est des événements dont la grandeur même semble un obstacle à l'impression qu'ils devaient produire sur nous. Leur élévation dépasse à ce point nos communes mesures qu'elle nous enlève tout sentiment. Ainsi, au choc d'une souffrance trop aiguë, par exemple à l'annonce d'un deuil trop douloureux, les larmes gonflent nos paupières et pourtant nous ne pouvons pleurer.

J'ai peur qu'il en soit ainsi en face du sublime témoignage d'amour que Dieu nous donne dans le mystère de Noël. J'ai peur que sa grandeur nous écrase. Comment le ramener à nos proportions pour qu'il touche votre cœur, pour qu'il provoque en vous les sentiments d'admiration, de reconnaissance, de piété qu'il devrait y susciter, pour qu'il ébranle toutes les fibres de votre être d'un frisson d'amour envers un Dieu qui nous a tant aimés.

Comparez. Vous appartenez à des générations dont beaucoup ont dû faire à la patrie le don de leur enfant. Eh bien ! la nuit que Dieu a donné son Fils pour le salut du monde, il faut dire, sans diminuer notre héroïsme, qu'il a fait plus grand que vous. Dieu a aimé à ce point le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais aient la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.

II. — *Mystère d'amour des hommes*

Mais l'amour appelle l'amour, et, comme nous le chantons dans un cantique de ce jour : qui n'aimerait de retour un Dieu qui nous a aimés à ce point, *sic nos amantem quis non redamaret ?* Et qui ne l'aimerait, non seulement des lèvres, mais de cœur et en vérité, selon les obligations du véritable amour que nous a tracées Notre-Seigneur : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. »

C'est la conclusion que tire S. Paul dans ces épîtres des messes de Noël : La miséricorde de Dieu vient de se manifester à nous, a-t-il dit, et il poursuit : « *erudiens nos, ut... sobrie, juste, et pie vivamus in hoc sæculo*, et elle nous enseigne à vivre ici-bas dans la sagesse, dans la justice et dans la piété. »

« *Sobrie* », dans la sagesse. Ce sont tous nos devoirs envers nous-mêmes qui sont contenus dans ce mot : la modération dans l'usage des biens de ce monde. Il vous dit qu'elle doit être ici-bas votre principale préoccupation et votre premier souci : assurer votre salut éternel. Le monde donne ce spectacle étrange d'une lutte âpre, violente, acharnée pour la possession de la richesse et d'une course folle, effrénée, irrésistible vers les plaisirs et les jouissances. On pourrait croire que l'existence n'a pas d'autre but que les biens de la terre et les voluptés, qu'il faut jouir et jouir le plus possible parce que, après, tout est fini.

Mentalité matérialiste et païenne dont les chrétiens eux-mêmes subissent l'influence. Entendez-moi bien. Dieu ne vous défend pas d'acquérir la richesse et l'aisance dans la mesure même où elles sont nécessaires pour le bien-être des vôtres. Il ne vous défend pas, suivant votre état, les joies sensibles, qu'il a lui-même établies comme contre-poids aux lourdes obligations de la famille à perpétuer. Mais ce que Notre-Seigneur vous enseigne, c'est de ne subordonner jamais, de ne sacrifier à aucun prix votre salut aux richesses ou aux plaisirs. Cela, il l'enseigne, et jusqu'à l'héroïsme, dès sa crèche, en prenant pour lui non seulement la pauvreté, mais le dénuement et en s'exposant dans son corps si frêle, aux intempéries de la saison.

« *Juste* », dans la justice. Après nos devoirs envers nous, ce sont nos devoirs envers les autres. Nous ne sommes pas seuls sur la terre. Nous y vivons en société, société de la famille, de la parenté, de la profession, de la paroisse, de la patrie, de l'humanité, d'un mot, nous vivons côte à côte avec notre prochain. Il y a sa vie, ses biens, sa réputation, son honneur, toutes choses auxquelles nous n'avons pas le droit d'attenter. Il y a ses besoins de l'âme et du corps que nos prières et nos exemples, nos aumônes et nos charités ont l'obligation de soulager. En venant en ce monde, Dieu se devait de nous enseigner ses obligations, car il est le Dieu juste et qui aime la justice : *Justus Dominus et justitiam dilexit* (Ps. x). Et il le fait par son exemple, en poussant la charité jusqu'à se faire homme pour ses ennemis, en appelant d'abord d'humbles et pauvres bergers autour de son berceau, en annonçant la paix à tous les hommes de bonne volonté.

« *Pie* », dans la piété. C'est le couronnement et la clef de voûte de nos devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain par nos devoirs envers Dieu. Ce sont les plus grands et peut-être les plus méconnus ou les plus oubliés. Vous l'avez tous rencontré le soi-disant honnête homme qui se flatte de ne faire du mal à personne, voire d'être croyant et pourtant pour lequel Dieu compte exactement pour zéro. En dehors de nous et en dehors de notre prochain, au-dessus de nous et du prochain il y a Dieu, notre créateur, notre souverain Maître, notre juge suprême qui doit être premier servi suivant la devise de Jeanne d'Arc. Son saint nom doit être respecté et adoré, ses dimanches sanctifiés par la messe et l'abstention du travail, ses sacrements fréquentés au moins dans la mesure qu'impose l'Eglise. De sa crèche, Jésus nous prêche ces devoirs de religion et de piété. Il s'incarne et vient parmi nous par obéissance filiale à son Père qui en a décidé ainsi par amour pour nous. Il vient nous apporter la paix, mais d'abord rendre gloire à Dieu ~~son~~ Père au plus haut des cieux, comme le chantent les anges.

* *

Je vous rappelais en commençant les gracieuses traditions de Noël qui mettent tant de charme autour de cette solennité.

Avant de finir, laissez-moi en redire une. Elle m'a toujours beaucoup touché. Elle aidera aussi votre piété.

Je n'ai jamais vu de fêtes de Noël aussi solennelles qu'à Sainte-Marie-Majeure, à Rome, et peut-être sont-elles les plus belles après celles de Bethléem. C'est que cette basilique a l'insigne honneur de posséder depuis 1300 ans les reliques de la Nativité de Jésus : quelques pierres détachées de la Grotte de Bethléem et quelques bois de la crèche du Sauveur. A tous les offices de la nuit et du jour, les quatre plus jeunes chanoines de la basilique transportent processionnellement ce précieux trésor devant lequel la foule vient s'agenouiller. Or, après avoir déposé la crèche au-dessus du maître-autel, tout le clergé se rend à la chapelle de la T. S. Vierge, et là on découvre l'image miraculeuse de Marie que l'on dit être l'œuvre de S. Luc. Geste touchant. L'Eglise veut pour ainsi dire associer la Vierge à Jésus, nous montrer la mère auprès du nouveau-né.

Que votre piété, aujourd'hui et toujours, mais aujourd'hui surtout, imite cette conduite de l'Eglise. Auprès de l'Enfant-Jésus, voyez la Vierge-Mère. Sa présence vous fera mieux comprendre combien ce mystère est par-dessus tout la manifestation de l'amour du bon Dieu pour nous et vous aidera à lui rendre amour pour amour en pratiquant tous les devoirs que Jésus nous enseigne dès sa crèche.

Dieu ne pouvait se faire plus proche de nous qu'en se montrant petit enfant, et petit enfant dans les bras d'une mère.

Comment pourrions-nous regarder le bon Dieu désormais avec les yeux épouvantés et terrifiés des anciens d'Israël ?

Même s'il est l'étranger, il suffit que l'enfant apparaisse dans les bras de sa mère pour qu'on lie amitié avec lui.

Qui n'aimerait un Dieu qui nous a tant aimés ?

II

LES ABAISSEMENTS DE JÉSUS

Mes frères,

Dans notre vie si rapide et si absorbée par la fièvre du travail, nous avons besoin de brefs résumés ; dans notre vie tourmentée par la souffrance, nous comprenons mieux la douleur que la joie : et c'est peut-être

pour cela que notre pensée s'arrête sur la Rédemption sanglante du Fils de Dieu, sommet des mystères de notre salut, plus volontiers que sur son Incarnation qui en est l'aurore pleine de promesses, mais aussi le début d'un mystère profond, profond comme la vie d'un Dieu partageant notre humanité et les méditations de notre cœur.

Et pourtant, n'est-il pas juste que les regards de notre pensée se penche vers ce mystère : Dieu venu parmi nous, devenu l'un de nous. N'attend-il pas notre reconnaissance et comment pourrions-nous être reconnaissants sans apprécier les proportions divines du bienfait ?

Devant la simplicité de Bethléem, avec les bergers, soyons simples jusque dans nos pensées et adorons les abaissements d'un Dieu qui s'est fait petit enfant.

Cette petitesse voulue de la majesté infinie du Très-Haut est pour notre esprit chose si déconcertante qu'en l'annonçant aux hommes par la bouche du prophète Isaïe, le Saint-Esprit avait pris, si je puis dire, une forme ascendante. Vous connaissez l'oracle : « Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné et son nom sera le Dieu fort. » — Mais ce que les Juifs n'auraient sans doute pu admettre et se représenter c'est que le Dieu trois fois saint de la gloire inaccessible prît dans sa faiblesse la nature d'un enfant pour opérer le salut du monde : non ! ce n'est pas sous ces traits que les plus pieux attendaient le Messie tant désiré, le Roi et Sauveur d'Israël. Et cependant, c'est cette vie descendante et humiliée qu'a choisie pour venir le Christ Jésus.

Arrêtons-nous à trois aspects de sa petitesse : l'Infini est petit sans l'espace, — l'Eternel a voulu avoir un jour, — le Tout-Puissant a emprisonné son activité.

I. — *Aspects de sa petitesse*

Nous autres nous n'aimons pas d'instinct ce qui nous rappelle notre très réelle petitesse et c'est pourquoi les hommes qui le peuvent cherchent à se donner une apparence de grandeur ; et à défaut de grandes vertus et de grands bienfaits, qui n'appartiennent qu'aux saints et réclament l'effort et l'abnégation, les puissants tendent à se rehausser par de vastes domaines, par de magnifiques et luxueux palais, par une nombreuse suite ; en réalité, comment pourrait-il passer pour un homme ordinaire celui qui occupe en sa vie tant de place et fait graviter autour de lui tant de satellites !

Dieu qui est le centre des mondes immenses, et qui les a fait jaillir du néant par un acte de sa volonté, Dieu que rien ne peut contenir, Dieu près de qui l'univers, fut-il des milliers de fois plus considérable, n'est pas plus que la goutte de rosée sur le brin d'herbe qui sera aspirée par le premier rayon de soleil, Dieu a voulu être le petit enfant que renferme et qu'abrite les bras maternels, le petit enfant qui n'a pas besoin d'une maison puisqu'il a une mère, à qui la tendresse d'une mère tient lieu de tous les honneurs et à qui seraient indifférents les hommages du plus brillant des cortèges.

Les hommes qui ne peuvent pas nier qu'on ne parlait pas d'eux il y a quelques années s'efforcent du moins de se survivre de quelque façon dans la postérité après qu'ils auront disparu et ils s'inquiètent volontiers sinon des regrets au moins de la renommée que laissera leur passage : c'est ce qu'on appelle l'immortalité de la gloire.

Dieu à qui le siècle le plus reculé ne peut pas dire : « Je t'ai vu apparaître », Dieu qui a créé les siècles comme les astres, Dieu qui voit tout changer et demeure toujours identique dans sa splendeur, sa richesse inépuisable et la beauté éternellement jeune de son être, Dieu qui est la Vie, — Dieu a voulu être l'homme qui n'était pas hier et qui pourra demain quitter la scène des vivants, il a voulu être ce pauvre petit qui commence à sourire, à bégayer, qui grandit, qui se développe, qui essaie ses premiers pas, qui va apprendre à l'école des hommes, et de qui on pourra dire : « Nous l'avons vu venir au monde : c'est le fils de Marie » et, ignorants du mystère divin de sa naissance, on ajoutera : « C'est le fils de Joseph le charpentier. »

Enfin les hommes, et en cela leur jugement n'est pas faux tout à fait, apprécient la valeur d'une existence à la plénitude de son activité. C'est parce qu'ils méprisent les paresseux et les inutiles — en cela ils ont raison, — c'est parce qu'ils tiennent en médiocre estime les petites gens, ceux dont la besogne est subordonnée, ceux dont les moyens sont limités surtout matériellement, ceux dont le rayonnement d'influence est étroit, — et ici leur orgueil trompe les hommes.

Et Dieu qui brise d'un mot les flots des océans, Dieu qui fait descendre au tombeau les conquérants devant lesquels l'humanité avait tremblé, Dieu qui n'a pas de souverain, Dieu qui n'a pas d'égal, Dieu qui est l'Activité débordante, sans limites, et sans repos, — Dieu a voulu être le petit enfant qui ne peut rien sans sa mère, l'enfant qui aura de longues années de silence et de tâtonnement, l'enfant qui sera captif de ses langes, l'enfant qui doit redouter pour son existence « la méchanceté des violents et la brutalité des êtres sans raison. » Et Dieu a voulu que cette faiblesse de ses débuts se prolonge par l'obscurité de la plus grande partie de sa vie, écoulée dans un petit village ignoré de Galilée, dont on disait : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » Consacrée aux travaux d'un charpentier, travaux apparemment si peu en rapport avec sa mission de lumière du monde, lumière des âmes.

II. — *Motif de cet abaissement*

Pourquoi ces abaissements ? Je vous ai dit que dans ce mystère tout est simple. Un mot explique tout : Dieu est Amour, *Deus charitas est*, il donne l'amour et il veut l'amour.

Il est l'amour qui compatit, car la petitesse est une impuissance, sûrement humiliante, parfois douloureuse, à cause des maux qu'elle ne réussit pas à écarter ; il a voulu faire l'expérience personnelle de ces peines, persécutions des Hérode, mépris et complots des princes des prêtres.

Il est l'amour qui s'unit, qui veut ressembler aux manières d'être de celui qu'il aime et pour cela dépouiller la majesté qui intimiderait.

Il est l'amour qui veut être aimé, qui cherche la réciprocité. Oh ! m. f., pour un cœur droit et bon, comme c'est touchant le spectacle d'un Dieu si grand qui vient se placer au niveau et même au-dessous de sa créature si petite pour obtenir son amour ! Et pour être aimé, il veut se faire connaître : dans sa nature sans égale, le Pur Esprit est inaccessible à nos intelligences qui n'apprennent et ne comprennent que ce que les yeux ont vu, ce que les sens ont perçu. Et pourtant il est la Bonté ; il ne peut y avoir d'obstacle infranchissable pour qu'il se révèle ;

pour parler à nos cœurs, et ainsi trouver le chemin de nos esprits, il se fait donc tout à tous, petit pour ne pas écarter les petits, souriant et humain et bon pour désarmer la roideur de notre orgueil et fondre la glace de nos indifférences.

* *

Supplions-le ardemment de faire descendre sur la chrétienté, sur la France toujours meurtrie, un rayon de cet amour pacificateur qui a divinement illuminé la nuit de Noël et, du moins de mettre dans nos cœurs cette paix de la conscience fidèle, méritoirement fidèle dans les épreuves, qu'il a promise aux petits qui s'humilient devant Dieu, aux volontés qui veulent être humbles dans l'adversité et généreuses dans le sacrifice, dans le don de soi-même. *Sic nos amantem, quis non redamaret ? Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XXX

« JE CROIS AU SAINT-ESPRIT »

A. — La troisième Personne de la Sainte Trinité

Le *Credo* se divise naturellement en trois parties d'inégale longueur. Chaque partie est rapportée à une personne distincte de la Sainte Trinité.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, c'est la première période de l'histoire des choses. — Et en Jésus-Christ, etc., c'est la seconde période, marquée par l'Incarnation et la Rédemption opérée par Jésus-Christ. — Je crois au Saint-Esprit, c'est la troisième période, celle qui commença au grand jour de la Pentecôte. Et cette période, qui est celle où nous sommes, durera jusqu'à la fin des temps.

Tout cela, cependant, il faut bien le remarquer, s'explique par le jeu des *appropriations*, comme disent les théologiens : les trois personnes de la Sainte Trinité agissent toujours en commun, dans toutes leurs œuvres extérieures. La création, l'incarnation la sanctification sont des œuvres communes aux trois personnes. Cependant, la création est attribuée plus spécialement au Père ; l'incarnation fut plus spécialement l'œuvre du Fils, car c'est au Fils seul que fut unie l'humanité du Christ-Jésus, enfin la sanctification est attribuée au Saint-Esprit.

Mais qui est le Saint-Esprit ? Nous parlerons aujourd'hui de l'Esprit-Saint dans la Trinité, et la prochaine fois de l'action de l'Esprit-Saint dans nos âmes.

I. — *Caractère mystérieux de la troisième personne*

Tout est mystérieux dans la Sainte Trinité, mais cela est vrai surtout du Saint-Esprit. Raison de plus pour méditer sur cette adorable personne de la Triade éternelle. Le Père, nous comprenons ou croyons comprendre. Le Fils a un nom qui nous semble relativement clair : le Verbe, la Parole, le Fils de la Pensée du Père. Mais l'Esprit, le Souffle, ce nom ne dit que peu de chose à notre imagination et à notre intelligence, si courte.

S. Augustin remarquait dans un écrit sur le Symbole des Apôtres, en 393 :

« Sur le Saint-Esprit, il n'a pas encore été aussi abondamment et diligemment disserté par les savants et les commentateurs des Saintes Ecritures, en sorte qu'il est malaisé de comprendre ce qui lui est propre et ce qui le distingue et du Père et du Fils. La seule chose que l'on sait bien c'est qu'il est appelé le Don de l'un et de l'autre, pour que nous sachions bien que Dieu ne donne rien d'inférieur à lui-même » (*P. L.*, XL, 191).

De même Bossuet, après avoir expliqué que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ajoute :

« Mais pourquoi donc n'est-il pas Fils, puisqu'il est par sa production de même nature ? Dieu ne l'a pas révélé... Taisez-vous raisonnements humains : Dieu a voulu expliquer que la procession de son Verbe était une véritable et parfaite génération : ce qu'était la procession du Saint-Esprit, il n'a pas voulu le dire... C'est un secret réservé à la vision bienheureuse » (*Elévations sur les Mystères*, IIe semaine, 5e élévation).

Bourdaloue rappelle à son tour que S. Paul, venant à Ephèse, y trouva des fidèles qui n'avaient pas entendu parler du Saint-Esprit. Et il ajoute :

« Combien de chrétiens, disons mieux, combien de mondains, à la honte du christianisme qu'ils professent vivent aujourd'hui dans la même ignorance, et peut-être dans une ignorance encore plus criminelle. »

Heureusement, le même Bourdaloue précise aussitôt ce qu'il importe de savoir, au sujet du Saint-Esprit :

« Il ne suffit pas, dit-il, pour le salut de savoir que le Saint-Esprit est la troisième personne de l'adorable Trinité, qu'il est consubstantiel au Père et au Fils, qu'il procède éternellement de l'un et de l'autre : ce sont des points de créance qui nous apprennent ce que le Saint-Esprit est en lui-même et par rapport à lui-même. Mais de plus, mes chers auditeurs, il faut savoir ce qu'il est par rapport à nous, ce qu'il doit produire en nous, pourquoi il nous est envoyé, ce que nous devons faire pour le recevoir et par où nous pouvons juger si nous l'avons reçu. »

Voilà donc tout un programme proposé aux prédicateurs chrétiens. Mais avant d'essayer de le remplir, disons encore que le pape Léon XIII, publiant le 9 mai 1897 son Encyclique *Divinum illud munus*, sur le Saint-Esprit, y exprimait le regret très vif que « des chrétiens n'eussent du Saint-Esprit qu'une connaissance très pauvre. » Et il ajoutait :

« Ils usent souvent de son nom dans leurs exercices de piété, mais leur foi est entourée d'épaisses ténèbres. »

Appliquons-nous donc à ce grand mystère de l'Esprit-Saint, en la Sainte Trinité.

II. — *Divinité du Saint-Esprit*

Les Pères de l'Eglise ont unanimement fait appel à la formule baptismale, pour prouver la divinité de l'Esprit-Saint. Cette formule avait été révélée par Jésus-Christ : « Allez enseigner tous les peuples, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (Mat., XXVIII, 19).

C'est au nom de la Sainte Trinité que nous devenons chrétiens par le baptême. Les Pères ont bien dit l'importance dogmatique d'une telle formule. S. Athanase :

« La Sainte Trinité est indivisible et la divinité est unique, et il n'y a qu'un Dieu au-dessus de toutes choses, à travers toutes choses et en toutes choses. Telle est la foi de l'Eglise catholique. C'est en effet dans la Trinité que le Seigneur l'a fondée et enracinée, quand il a dit aux disciples : « Allez enseigner tous les peuples, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Certes si l'Esprit était une créature, il ne l'aurait pas joint au Père, pour introduire dans la Trinité une dissonance, en y mêlant quelque chose d'étranger. Quelle lacune y avait-il donc

en Dieu pour qu'il eût besoin d'une substance étrangère pour sa glorification ? » *(Lettres à Sérapion,* 356-362, *P. G.*, XXVI, 633).

Même argument dans S. Ambroise :

« Comment donc n'aurait-il pas tout ce qui appartient à Dieu, celui qui est nommé par les prêtres avec le Père et le Fils, dans le baptême, et qui est invoqué dans les sacrifices, qui est loué avec le Père et le Fils par les Séraphins dans le ciel, qui habite avec le Père et le Fils dans les saints, qui est infus dans les justes, qui inspire les prophètes ? » *(De Spiritu sancto,* 381, *P. L.*, XVI, 803).

A son tour, S. Augustin déclare :

« Seigneur, notre Dieu, nous croyons en vous, Père et Fils et Saint-Esprit. La Vérité en effet n'aurait pas dit : « Allez, baptisez les peuples au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit », si vous n'étiez Trinité. Vous ne pourriez ordonner, Seigneur Dieu, que nous soyons baptisés au nom de qui n'est pas Dieu. Et il n'aurait pas été dit par la voix divine : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est un Dieu unique », si vous n'étiez Trinité sans cesser d'être un seul Seigneur Dieu. Et si vous étiez Dieu le Père, et en même temps Verbe, Jésus-Christ, et votre don réciproque, Esprit-Saint, nous ne lirions pas dans les Lettres de vérité : « Dieu a envoyé son Fils » (Gal., IV, 4 ; Jo., III, 17). Ni vous, ô Fils unique, vous ne diriez pas de l'Esprit-Saint : « Celui que le Père enverra en mon nom » (Jo., XIV, 26) et encore : « Celui que je vous enverrai du Père » (Jo., XV, 26). *(De Trinitate,* 400-416, *P. L.*, XLII, 1097).

La divinité du Saint-Esprit est donc inscrite dans la formule même de notre baptême, dans la formule de notre signe de la croix. La distinction des trois personnes résulte surtout du fait de l'*envoi* du Fils par le Père, et de l'*envoi* du Saint-Esprit par le Père et le Fils.

C'est tout ce que nous pouvons dire de plus sûr. Quant aux explications ou essais d'explications, telle que celle que nous allons tenter de faire, il faut toujours les faire précéder de cette réflexion très sage de S. Grégoire de Nazianze :

« Le Saint-Esprit procède du Père... En tant qu'il en procède, il n'est pas une créature. En tant qu'il n'est pas engendré, il n'est pas le Fils, en tant qu'il est joint à l'inengendré et à l'engendré, il est Dieu... Mais quelle est donc cette procession de l'Esprit-Saint ? Dites-moi, vous, comment il se fait que le Père soit inengendré et j'essaierai, moi, de vous expliquer la génération du Fils et la procession du Saint-l'Esprit, et de la sorte, les uns et les autres nous délirerons, en plongeant nos regards dans les mystères de Dieu » *(Sermons,* 380, *P. G.*, XXXVI, 141).

III. — *Essai d'explication*

Nous ne pouvons rien dire de Dieu sans recourir à des analogies. L'analogie la plus proche est celle de notre propre nature. L'Ecriture enseigne que Dieu a fait l'homme à son image et ressemblance. Cela signifie que, de tout ce que nous pouvons connaître, rien ne ressemble autant à Dieu que l'esprit-humain.

Or, dans notre esprit, nous trouvons deux actes essentiels : intelligence et volonté. Appliquons cela avec respect et tremblement à la divinité. Dieu est pur Esprit. Esprit éternel, infini, parfait, il *sait* infiniment son être infini. Il le sait et il le dit, en une Parole qui est égale, coéternelle, coextensive à son infinité. Cette Parole, c'est le Verbe. Et dans le langage humain, avoir une pensée et traduire cette pensée dans un verbe, dans une parole, cela s'appelle *concevoir* et *engendrer*. Il y a donc une similitude frappante, sur ce premier point, entre l'acte premier de notre pensée, qui ne saurait agir sans concevoir, ni concevoir parfaitement sans nommer, et l'acte divin.

Encouragés par ce premier succès de notre effort d'analogie, nous essayons de continuer en passant de l'intelligence à la volonté. L'intelligence en nous se prolonge par la volonté. On ne veut que ce que l'on connaît d'abord.

En Dieu, il ne peut pas ne pas y avoir volonté également. Dieu *sait* infiniment et éternellement tout son être infini et éternel. Mais dans le même acte où il *sait* et *dit* cet être infini et éternel, engendrant par là même son Verbe, il *veut* et il *aime* son être infini et éternel. Il le veut et l'aime dans son Verbe, et son Verbe le veut et l'aime en lui. Cet échange de volonté et d'amour entre le Père et le Fils c'est le *Don* du Père au Fils et du Fils au Père, et c'est ce *Don* que nous appelons l'*Esprit-Saint*. Par là s'achève la Trinité sainte.

Veut-on une expression autorisée de cette théologie, on l'empruntera à dom Marmion :

« Le Père, en se connaissant lui-même, énonce, exprime cette connaissance dans une Parole infinie, le Verbe ; cet acte est simple et éternel ; et le Fils, que le Père engendre, est semblable et égal à lui-même, parce que le Père lui communique sa nature, sa vie, ses perfections.

Le Père et le Fils sont attirés l'un vers l'autre d'un commun et mutuel amour ; le Père est d'une perfection et d'une beauté si absolues, le Fils est l'image si parfaite de son Père ! Aussi se donnent-ils l'un à l'autre, et cet amour mutuel qui dérive du Père et du Fils, comme d'une source unique, est, en Dieu, un amour subsistant, une Personne, distincte des deux autres, appelée le Saint-Esprit. Ce nom est mystérieux, mais la Révélation n'en donne pas d'autre. »

Il va sans dire que si nous appelons *Saint* cet Esprit, en qui s'achève la divine Trinité, ce n'est pas qu'il soit plus saint que le Père et le Fils, mais parce que le mot Esprit tout seul ne serait pas assez expressif, pour situer ce divin Esprit au sein de la Trinité adorable. C'est encore parce que ce divin Esprit est spécialement chargé de la sanctification des âmes, et parce que la procession de l'Esprit-Saint est une procession d'amour, et que la source de toute sanctification est le saint amour.

* *

Conclusion. — Le peu que nous avons pu dire du Saint-Esprit est une préparation à ce que nous aurons à méditer, dans une prochaine instruction sur l'action admirable de cet Esprit au fond des âmes. Nous aurions eu aussi à parler de son action dans l'Eglise en général, mais cela fera l'objet de nos instructions sur l'Eglise, article suivant du *Credo*. Prière ardente à l'Esprit-Saint, pour qu'il nous aide à comprendre d'aussi bienfaisants mystères.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXXII

ADOLESCENCE ÉCOLIÈRE

Mes frères,

L'enfant a grandi. Tandis que son *corps* se transformait, son *âme* aussi s'est ouverte à des préoccupations nouvelles. Il n'est plus le même qu'il y a quelques années, et voici, chers parents, que vous vous trouvez à certains jours désorientés devant lui. Et pourtant, quel âge passionnant que celui de l'*ado-*

lescence, dans lequel il est entré maintenant ! passionnant pour l'adolescent lui-même, plein d'intérêt aussi pour l'éducateur qui en a la charge.

Mais les voies sont diverses : tandis que la foule des enfants du milieu populaire entre dans cet âge nouveau en connaissant les rudes expériences de la vie de travail, toute une autre catégorie peut continuer, sous une forme différente, il est vrai, sa vie d'écolier. C'est de ceux-là que nous nous préoccuperons aujourd'hui, laissant à un autre entretien le soin d'examiner le problème si angoissant de l'adolescence salariée.

I. — *Ce qu'est l'adolescence*

Peu de problèmes ont fait couler plus d'encre et noirci plus de papier imprimé que celui-là. Les livres sur l'adolescence existent, innombrables, et chacun d'eux, peu ou prou, apporte sa pierre à l'édifice. Nous ne pouvons ni les recommencer, ni suivre une piste nouvelle, mais simplement prendre une conscience plus vive des points sur lesquels tous sont d'accord.

Nous partirons, m. f., de votre propre expérience, pour ceux d'entre vous qui ont actuellement ou ont eu des enfants arrivés à cet âge critique.

L'adolescent, ce n'est pas seulement *un enfant plus âgé*, c'est une personnalité *autre*, différente de celle que vous avez connue auparavant. Il y a vraiment, tant pour les garçons que pour les filles, de la douzième à la dix-septième année, une évolution qui se fait.

Vous en savez les causes physiques. Et vous n'ignorez pas non plus que cette transformation des corps influe, d'une manière plus tangible qu'à aucun autre moment de la vie, sur le caractère, la psychologie, le comportement de celui qui la subit.

Transformation : voilà le grand mot. Mais précisément parce que l'adolescent est un être qui se transforme, et très rapidement, c'est un être qui par définition sera *instable*. C'est cette instabilité qui apparaît le plus. Alors qu'auparavant on s'estimait capable de porter un jugement, au moins sommaire, sur tel ou tel, voici qu'on ne sait plus qu'en dire. D'une variabilité d'humeur déconcertante, l'adolescent semble défier toute analyse. En un jour, une heure, parfois même en quelques instants, il passe d'un extrême à l'autre, et tous les pronostics que l'on avait pu faire sur lui sont déjoués.

C'est bien une *personnalité* qui se dégage, et qui sera nettement plus affirmée que celle de l'enfant, lorsqu'on sera parvenu au terme de l'évolution. Mais comme tout cela se fait gauchement, maladroitement ! Ce ne sont qu'à-coups successifs, tâtonnements, heurts, parfois échecs cuisants.

C'est que l'adolescent est un être extrêmement *sensible*. Un rien l'émeut jusqu'à des profondeurs insoupçonnées. Il semble que l'être intérieur protégé jusque-là par une carapace assez résistante, fasse craquer de toutes parts cette enveloppe protectrice, et que, par les fissures ainsi ouvertes, joies ou douleurs pénètrent sans effort jusqu'aux racines mêmes de l'être.

Sensible, l'adolescent est capable *d'admiration*. Ses affirmations, les mots mêmes qu'il emploiera pour les exprimer, feront sourire les adultes, gens plus rassis, qui ne se souviennent plus de ce qu'ils ont été eux-mêmes.

Tout, pour lui, est formidable, merveilleux, ou au contraire inepte et sans valeur. Peu de demi-mesures, de jugements équilibrés. Cette admiration, ou ces répulsions violentes se portent sur des êtres qui l'entourent ou dont il a entendu parler. L'adolescence est l'âge où l'on se passionne pour les héros.

On peut obtenir très aisément de l'*enthousiasme* à cet âge-là. N'est-ce pas le temps où l'on découvre la *vie sociale*, et l'infinie richesse de l'*amitié* ?

II. — *Le problème*

Nous voici donc devant une tâche nouvelle. Quelle est-elle ?

L'enfant, avons-nous dit dans un entretien précédent, a besoin, même dès son plus jeune âge, de *ratifier librement* ce que ses éducateurs, parents ou maîtres essaient de lui inculquer. Qui ne voit que cette exigence se trouve décuplée chez un adolescent ?

Nous sommes vraiment là en présence de quelqu'un qui *discute*, et ne se *rend pas sans raisons*. La conscience s'est éveillée, comme aussi la curiosité. Surtout, la personnalité, qui se cherche et émerge, veut dire son mot et tenir sa partie.

Que les maladresses et les outrances de ceux que nous avons à former ne nous découragent jamais ! Outre qu'ils n'en sont pas pleinement responsables, car cela est inconscient chez eux, il serait injuste de notre part de ne pas tenir compte de tout ce qu'il y a de légitime dans leurs exigences.

Ce qu'il y a de nouveau, par ailleurs, chez un adolescent, c'est que se posent à lui des *problèmes qui ne se posaient pas pour l'enfant*. Problèmes de vie personnelle comme de vie collective qu'on n'avait pas rencontrés encore, et auxquels il faut bien proposer une réponse.

Certes, tout ne sera pas réglé au cours de ces années si brèves, mais on peut dire sans hésiter que *tout ce qu'il y a d'essentiel* dans la vie d'un homme est abordé là, et de manière *profonde*. Combien de professeurs n'ont-ils pas été surpris de voir à quel point celui qu'ils croyaient encore un enfant, et qui l'était hier, se dresse maintenant devant eux presque comme un égal, et ne veut pas qu'on lui réponde à côté ?

C'est bien parce que cet âge de la vie est lourd d'importance que c'est un drame de voir tant d'enfants le passer loin d'un éducateur averti. Les mouvements d'Action Catholique Ouvrière de jeunes, notamment, mènent depuis longtemps campagne pour que la scolarité soit prolongée. S'il ne s'agissait que d'acquérir quelques notions de plus, un bagage plus complet de science pratique, on pourrait se contenter de repousser la limite d'âge de 13 à 14 ans, comme cela a été fait il y a quelques années. Mais non : c'est jusqu'à 17 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'*âge moyen de la fin de l'adolescence* que la J. O. C. voudrait que l'enfant reste un écolier. Et ce n'est pas seulement là jugement d'opinion, discutable au gré des tempéraments, mais, semble-t-il, expression d'une *exigence de la nature humaine face aux nécessités actuelles*, dont le christianisme nous fait prendre une conscience plus aiguë.

Ainsi, donc, tout ce que nous avons dit sur la nécessité d'une action catholique pour l'enfant, tandis qu'il est encore écolier, vaut, à fortiori, mais pour des raisons nouvelles, lorsqu'il s'agit d'un adolescent.

III. — *L'Action Catholique*

Ce que l'action catholique de l'adolescence écolière va avoir à résoudre, c'est d'abord le problème de la formation de l'enfant à cette *vie d'adulte*, d'homme

fait, qu'il désire de tout son être, et vers laquelle il est en marche. Et c'est en second lieu l'apprentissage de *la vie sociale* dans laquelle l'adolescent est maintenant entré par son état psychologique, qui ne le quittera plus jusqu'à sa mort.

Problèmes humains, certes, et que tous les éducateurs se posent, seraient-ils incroyants. Mais problèmes humains qui ont des répercussions immenses sur la vie religieuse, et lui donnent sa tonalité propre.

Ces problèmes d'école, pour un adolescent, prennent même une importance tellement grande que nous allons voir se modifier nettement les positions de l'Action Catholique, quand nous les comparons à celles qu'elle a prises relativement à l'enfance.

Pour l'enfant nous disions : l'école est un des milieux d'influence, mais il y en a beaucoup d'autres. Nous souhaitions donc un mouvement plus large, prenant l'enfant dans toute sa vie.

Pour l'adolescent, nous maintiendrons cette nécessité de christianiser sa vie totale : famille, camarades, loisirs, autant que problèmes de travail à l'école, mais nous n'hésiterons pas à dire que tout doit être normalement *centré sur l'école*, qui est le *milieu dominant*, celui qui impose aux autres son influence.

Car c'est à l'école, dans ses études, que l'adolescent découvre le monde et s'enthousiasme pour cette découverte. C'est à l'école qu'il se fait des camarades, qu'il lie des amitiés. C'est donc sur ce centre ne veux qu'il faut agir.

Pour l'enfant nous disons : des responsabilités commençantes, une certaine initiative, mais pas de mouvement authentique d'Action Catholique, la conduite de l'action et la responsabilité dernière restant à l'adulte qui a autorité.

Pour l'adolescent nous commencerons à dire : *mouvement d'action catholique authentique*, avec véritable responsabilité. Non pas totale, certes, et sans contrôle, mais l'adulte qui se trouve aux côtés de ces petits militants est plus un *grand frère qui aide* qu'un *chef qui commande*.

Deux caractéristiques, très nettes, de la forme nouvelle que va prendre l'action apostolique à cet âge. Elle explique le développement de ces mouvements de *jeunesse étudiante chrétienne* extrêmement diversifiés mais très unis, allant de l'adolescence à l'action auprès des élèves des grandes écoles. Il y a un âge de la vie où l'école est prépondérante, où c'est elle qui prépare vraiment aux responsabilités futures. C'est là qu'il faut être présent.

* *

Quand on songe à cette foule d'adolescents qui, dans l'effort quotidien, cherchent à se préparer à être plus hommes demain, on est à la fois saisi d'*admiration* et d'*inquiétude*. D'*admiration*, car il est beau de voir l'humanité s'acharner ainsi, à chaque génération, à se dépasser elle-même, à progresser dans la voie des techniques ou de la culture. Mais d'*inquiétude* aussi, car tout cet élan peut parfaitement ne pas rencontrer Dieu. Comme il faut que tous, m. f., nous soyons attentifs à mettre là le ferment qui travaillera cette pâte ! Nous ne disons pas que l'adolescence écolière sera la seule élite de demain, mais nous pensons qu'elle a sa place à tenir parmi les éléments les plus actifs du monde où nous vivons. Qu'ils y soient témoins de l'Eglise dont ils sont les membres, et du Dieu dont ils sont les fils !

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

XXIII

Les Exercices de piété *(suite)*

LE CHAPELET

5. *Manière de réciter le chapelet*

Nous savons de quelle estime nous devons entourer notre chapelet, et comment il faut le traiter. Le tout, cependant, n'est pas là : nous avons besoin de connaître surtout la « manière de s'en servir ».

Disons, avant tout, qu'il convient de réciter le chapelet avec sérieux et dévotion. C'est pitié d'assister, en certaines paroisses, à cet exercice, non pas tant à cause du nombre dérisoire et injurieux pour la Sainte Vierge des assistants, qu'en raison de la façon désinvolte, tristement comique même, dont on se permet, je ne dirai point d'égrener le chapelet, mais d'escamoter les prières, si belles, qui le composent. Mieux vaudrait, cent fois, s'abstenir...

On en arrive là fatalement si, au lieu d'y mettre toute son âme on n'y met que... de la voix, comme un phonographe qui répète, sans y prêter attention, un monologue enregistré, aussi souvent qu'on le veut, et plus posément que certains chrétiens leur chapelet.

Il en est qui se plaignent que cette longue répétition des mêmes formules soit fastidieuse et monotone. A qui la faute ?

Cet exercice de piété deviendrait *intéressant* si l'on avait une méthode, vraiment pieuse, de s'en acquitter.

En voici plusieurs.

* *

En premier lieu, celle que recommande l'Eglise, et à laquelle elle tient tant, qu'elle a enrichie de très nombreuses et précieuses indulgences. Elle consiste à accompagner chaque dizaine d'*Ave Maria* d'une courte méditation sur les principaux mystères de la Vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge ; et à nous unir, par là, de cœur et d'âme, au Sauveur et à la Corédemptrice : à leurs joies, à leurs peines, à leur gloire. Notre prière, alors, aura pour but essentiel d'obtenir de Marie qu'elle nous aide à nous pénétrer de ces grandes vérités, et à en vivre.

Voilà bien la méthode par excellence, celle qu'il est nécessaire d'adopter, si l'on veut vraiment profiter de son chapelet.

C'est donc sur cette méthode qu'il faut greffer toutes les autres, toutes celles que la piété inventera, pour fixer l'attention et l'esprit.

* *

Recueillons les conseils par lesquels S. François de Sales termine son beau livre de l'*Introduction à la Vie dévote :*

« Vous prendrez votre chapelet par la croix que vous baiserez après vous en être signé, et vous vous mettrez en la présence de Dieu, disant le *Credo* tout entier.

Sur le premier gros grain vous invoquerez Dieu, le priant d'agréer le service que vous lui voulez rendre, et de vous assister de sa grâce pour le dire bien.

Sur les trois premiers petits grains, vous demanderez l'intercession de la Vierge, la saluant au premier comme la plus chère fille de Dieu le Père ; au second, comme Mère de Dieu le Fils ; et au troisième, comme Epouse bien-aimée de Dieu le Saint-Esprit.

Sur chaque dizaine vous penserez à un des Mystères du Rosaire, selon le loisir que vous aurez, vous res-